

# Un travailleur ennemi du travail

une entrevue avec Paolo Virno

PAR VÉRONIQUE DASSAS

**Q**uand nous avons averti Paolo Virno, en avril dernier à Montréal, qu'une recherche de RDI voulait organiser une entrevue avec lui, il a d'abord cru à une plaisanterie. Puis il s'est ravisé et nous a dit, en pouffant de rire, avec son accent à couper au couteau: «pas de danger, quand elle aura entendu mon français, elle changera d'avis tout de suite». Effectivement, elle changea d'avis mais nous ne sûmes jamais exactement pourquoi.

Virno n'est pas une vedette, c'est un philosophe et pas des plus faciles. On pourrait

génération de l'après-guerre qui a été saisie par la politique, happée par elle, pour qui les années 60 et 70 ont été les années d'or et les années 80 les années de cendre. À l'entendre parler de son groupe de l'époque, Potere operaio (Pouvoir ouvrier), et de ses analyses des transformations du travail dans l'usine post-fordiste, on se rend compte à quel point le black out politique des années 80 nous a coupés de nos rêves de révolution en nous donnant le sentiment d'être définitivement emportés par la vague néo-libérale. «Les jeunes d'aujourd'hui en Italie vivent sur une

soeur à ce destin dérisoire. Il semble avoir passé la quarantaine avec des restes d'enfance dans le regard et dans le rire. Il parle ici de son expérience politique, des enjeux des luttes ouvrières auxquelles il a participé, de la prison et des romans photos.

**Paolo Virno:** J'ai commencé à faire de la politique à la fin des années soixante en Italie, à un moment où la situation était assez extraordinaire: peut-être s'agissait-il de la dernière expérience vraiment révolutionnaire selon le modèle connu depuis deux cents ans. La dernière expérience de révolution sociale, de révolution communiste. Ce qui est surtout important en 68, ce sont les objectifs des luttes ouvrières. Je pense que des mots d'ordre comme: «Salaires égaux pour tous» ou plus encore « Salaire détaché de la productivité» sont aussi radicaux que le fameux «Liberté, égalité, fraternité» de la Révolution française.

**TEMPS FOU:** Pensez-vous que ce mot d'ordre qui refuse le lien entre salaire et productivité soit encore utile aujourd'hui, a-t-il encore une pertinence, un potentiel de changement?

**P. V.:** Certainement, c'est en partie à ce mot d'ordre que l'on doit le fait qu'en Occident le travail humain soit devenu en quelque sorte anti-économique. C'est en partie grâce aux luttes ouvrières sur le salaire ou sur les horaires de travail que le facteur travail est devenu proprement anti-économique et donc à remplacer coûte que coûte par quelque chose de plus économique: la machine automatisée. Si aujourd'hui le travail — le travail salarié, aliéné, fragmenté — semble quelque chose dont on peut et dont on doit se passer, c'est le résultat de ces luttes. Ne plus lier le salaire à la productivité, c'est ce qui marque l'époque, cela veut dire dire à la vie, au bonheur et à la jouissance des biens de ce monde et cela indépendamment de la peine biblique, de la souffrance liée au travail, au labeur. Par ce mot d'ordre, les ouvriers ont rompu avec la tradition de la philosophie allemande et deviennent les héritiers de la tradition matérialiste, pour laquelle, la vie étant limitée à la vie terrestre, le fait d'apprécier les biens de ce monde est un principe fondamental.

**T.F.:** Comment occupez-vous vos journées de militant à cette époque-là?

**P. V.:** Nous passions notre temps aux alentours des usines comme FIAT à discuter avec les ouvriers et à déclencher des grèves sauvages avec un certain nombre d'objectifs



Paolo Virno

dire un philosophe indépendant, c'est-à-dire de ceux qui font autre chose que de la philosophie pour gagner leur vie, de ceux pour qui la philosophie est certainement une passion, mais pas tout à fait un métier. Il n'est pas professeur, à peine quelques charges de cours aux quatre coins de son pays, il serait plutôt une sorte de colporteur d'idées. Il avait pensé orienter ses études vers un autre domaine, la physique ou les mathématiques: «Je pense que la philosophie n'est pas un savoir en soi», dit-il, «mais plutôt une façon de regarder les choses qui s'appuie sur un savoir autre. La philosophie, c'est un biais pour traverser les problèmes».

Virno est Italien, né à Naples, élevé à Gênes et vivant à Rome. Il fait partie de cette

autre planète, ils ne connaissent pas l'histoire des mouvements gauchistes des années 70, ils connaissent les Brigades rouges mais les Brigades rouges ont été très marginales, dans le fond. Elles sont intervenues après-coup, alors que la bataille était déjà perdue.»

Virno n'est pas amer, il semble même habité par une jubilation peu commune, comme s'il s'estimait heureux. Il parle avec passion de poésie, de littérature et du cinéma américain. Il a fait trois ans prison, a vécu de ce travail précaire qui est le signe du temps, a fait les métiers les plus divers: il a scénarisé des bandes dessinées et des romans-photos, a été journaliste au quotidien gauchiste *Il Manifesto*, participé à quelques revues — «nous sommes voués à faire des revues», dit-il,

comme le contrôle de la nocivité dans les ateliers de peinture, l'augmentation du nombre de pauses. Il s'agissait aussi d'organiser des réseaux autonomes, indépendants des syndicats. Pour nous, les grèves n'étaient pas uniquement revendicatives, elles devaient instaurer un nouveau rapport au travail, de nouveaux espaces d'organisation et de discussion. Nous étions habitués par une sorte de passion froide ou de scepticisme passionné. Nous étions devant un véritable défi intellectuel assez subtil et qu'on pourrait exprimer ainsi: la révolution communiste, en tant qu'abolition du travail salarié et de l'État, n'est pas un vieux rêve du dix-neuvième siècle, mais elle est possible maintenant, pas au Sénégal ou dans n'importe quel pays du Tiers-Monde, mais ici en Italie, en Allemagne... Le mot d'ordre était «Marx à Detroit» et pas «Marx au Bangladesh». Nous

travail au noir pour échapper à cette condamnation à perpétuité qu'est le travail en usine. Au niveau de la sensibilité collective, pour la première fois, on prend conscience que le travail salarié est une malédiction évitable et que l'on peut dépasser l'éthique du travail. L'expérience individuelle était très valorisée. L'altérité, la différence, qui sont devenues les refrains d'une certaine «philosophie pour dames parisiennes», étaient des notions fondamentales pour nous. Nous pensions que l'expérience individuelle ne pouvait être sauvegardée, paradoxalement, que si elle devenait un fait public: elle ne relevait pas du religieux, de l'intime.

Ce mouvement anticipe ce que l'on lira ensuite sur la société post-fordiste: flexibilité, mobilité, travail intellectuel qui fait intervenir surtout le langage et la communication, la science, la technique. Tout ce qui est devenu

temps de faire croître une société alternative, riche, complexe; pour qu'elle devienne positive, il aurait fallu non seulement se battre mais aussi traiter, entreprendre des expériences nouvelles. Il aurait fallu avoir le temps de respirer. Or, nous avons été pris dans la logique du compromis historique, cet accord entre la Démocratie chrétienne, ses alliés centristes et le Parti communiste. Après les élections de 1976, commence cette logique de l'accord, de la coalition entre la droite et le Parti communiste qui fait le vide autour lui de toute opposition de gauche. Le mouvement de 77 se retrouve coincé continuellement par des opérations policières et il réagit très mal: il s'oppose avec une logique de plus en plus simplificatrice, pauvre, autodestructrice à la tennaille maudite du compromis historique.

Sa défaite n'était pas, je crois, son destin. Encore aujourd'hui on peut entrevoir une



Venez, je vous raccompagne au travail.

Ah! non! Pas au travail, c'est complètement dépassé.



N'insistez pas l'éthique du travail c'est fini. Il y a d'autres choses à faire dans la vie: créer, jouer...

## On prend conscience que le travail sa

n'étrions surtout pas tiers-mondistes. Tout cela a duré jusqu'à la dissolution du groupe auquel j'appartenais, Potere operaio, en 1974. Après, je suis un militant sans parti, jusqu'au grand tournant de 1977.

**T. F. : Que s'est-il passé de si important en 1977 ?**

**P. V. :** Pour certains, l'année 77 est une année de deuil, car elle clôt la période d'effervescence commencée en 1968. Pour moi, comme pour beaucoup d'autres, en 1977 s'ouvre quelque chose de complètement nouveau: un mouvement où l'on commence à comprendre le caractère positif du refus du travail. De nouvelles figures, de nouveaux types humains et, même si le terme est fort, de nouvelles classes de gens sont apparus dans ce mouvement dont le but n'était plus la prise de pouvoir, mais la construction d'un tissu social, de communication au-delà de l'État et du travail. Ce mouvement a été extrêmement violent mais cette violence n'avait pas pour but de prendre le pouvoir, mais de s'en défendre.

Les jeunes générations de travailleurs, au lieu de vouloir entrer dans les usines pour avoir un emploi stable, un salaire régulier, commencent à s'éloigner de l'usine et choisissent le travail à temps partiel, la précarité du

par la suite la marque distinctive de l'entreprise capitaliste est apparu alors sous un jour conflictuel. Ce n'est pas la première fois dans l'histoire qu'un cycle de développement s'ouvre sur un prologue conflictuel où entrent en scène des acteurs du même type que ceux qui, par la suite, se plieront complètement à la logique de l'entreprise.

**T. F. : Pourquoi tout cela s'est soldé par un échec ?**

**P. V. :** Il aurait fallu avoir plus de temps pour organiser ces nouveaux modes de vie, ces nouvelles formes de travail social et leur donner une certaine capacité de résistance. Comme au début du siècle, quand l'ouvrier professionnel a été remplacé par l'ouvrier non qualifié, il y a eu un moment où tout est devenu fluide, où bien des choses étaient possibles. À partir de ce moment-là, soit le changement est commandé par le système capitaliste, soit il y a une possibilité effective de «révolution». Dans ce passage délicat, celui qui gagne met son sceau sur le changement d'époque.

Le mouvement de 77 avait vraiment tourné la page par rapport au modèle révolutionnaire de la prise de pouvoir. Son problème était au contraire de déserrer l'ordre de l'État, de ne pas devenir patron. Il aurait fallu avoir le

autre issue. Ce mouvement de 1977, l'appelle «notre futur qui est derrière nous», c'est l'autre face de la lune post-fordiste, la face civile, rebelle, qui peut nous faire entrevoir ce que pourraient être les conflits à venir.

**T. F. : C'est le néo-libéralisme qui a «gagné»...**

**P. V. :** Paradoxalement, le mouvement de 1977 avait anticipé la nouvelle vague néolibérale qui a connu son succès en marginalisant le travail et en procédant à la désétatisation. Mais comme le travail est resté le critère principal de l'ordre social, sa marginalisation ne pouvait être que cruelle pour ceux qui en étaient privés. Quant au recul de l'État, il s'est fait au profit de la grande entreprise. La réponse du mouvement de 77 était complètement opposée à celle du néolibéralisme, elle représentait une autre possibilité, celle d'affronter la crise de l'État social en se libérant du travail et de l'État.

**T. F. : Si on revient un peu à votre itinéraire, que se passe-t-il pour vous après 1977 ?**

**P. V. :** Je participe à une revue qui est issue du mouvement de 77: *Metropoli*, qui voudrait être une revue de la civilisation du non-travail dans tous ses aspects, des jeux aux façons de parler, des mentalités à l'économie. Cette

revue a été accusée par la justice italienne d'être l'organe indirect des Brigades rouges et des terroristes, ce qui est une accusation proprement fantasmagorique. Des mandats d'arrêt contre les rédacteurs de la revue, dont j'étais, furent lancés. J'ai fait trois ans de prison et une année aux arrêts domiciliaires.

**T. F. : Que vous est-il resté de cette expérience de la prison ?**

**P. V. :** Entre l'avant et l'après prison, il y a un déphasage permanent, comme s'il y avait deux vies distinctes qui ne pouvaient plus s'encadrer l'une à l'autre. Beaucoup de choses de l'avant sont comme un trésor enfermé dans un coffre-fort que l'on ne parvient plus à ouvrir. La vie en prison a des moments d'extrême violence, de tension, de précarité, mais elle est surtout une sorte de voyage à la fois exotique et monotone.

**T. F. : Est-ce qu'il est difficile, dans ces conditions, d'avoir des rapports avec les autres, ceux qui sont dehors ?**

**P. V. :** Entre ceux qui vivaient le temps suspendu du prisonnier politique et ceux qui, dehors, devaient s'adapter à la société des vainqueurs, il y avait nécessairement beaucoup d'incompréhension. Ceux du dehors disaient : « nous avons perdu nos illusions, nous sommes devenus adultes » et moi je continuais de penser que ce n'était pas cela qui les avait changés, c'était plutôt la défaite sociale et politique. Je crois que le drame d'une défaite politique c'est qu'elle ne se laisse plus reconnaître comme telle, c'est-à-dire comme une conséquence de certains rapports de force. Les vaincus y voient l'effet de leurs erreurs, de leurs illusions. La distinction entre le rapport de force favorable aux vainqueurs et les erreurs

dessinées, c'est vraiment le langage mis au travail, c'est véritablement une industrie culturelle, avec un tirage de 500 000 ou 600 000 copies. Aujourd'hui je trouve drôle de raconter tout cela, mais sur le moment c'était plutôt dur.

Quand on doit inventer assez d'histoires pour vivre un mois et ensuite les réaliser, la pression est constante.

Mais c'est passionnant de travailler dans ce contexte où le langage est la seule machine dont on dispose. Ensuite, j'ai trouvé pour la première fois un travail plus stable. Je suis devenu journaliste aux pages culturelles de *Il Manifesto*.

J'ai retrouvé de vieux copains et nous avons commencé à faire des insérés dans le journal sur la crise du travail, sur les sentiments qui ont caractérisé les années 80 : le cynisme, l'opportunisme.



## larié est une malédiction évitable.

Ceux qui ont été en prison pour de longues années savent, même si parfois il ne veulent pas se l'avouer, qu'ils en ont une sorte de nostalgie : comme ceux qui ont été dans un désert et qui ont souffert terriblement de la chaleur et des privations mais pour lesquels il s'agit quand même d'une expérience forte, à jamais déterminante.

Leopardi disait que la prison est comme une adolescence au deuxième degré, parce que ceux qui sont en prison peuvent croire que la désillusion et le désenchantement de la vie adulte ont disparu et que, s'ils sont malheureux, c'est à cause de la structure extérieure qui les enferme.

La prison est une simplification de la vie quotidienne car on a l'impression qu'entre les objectifs que l'on se fixe et les moyens qui permettent de les atteindre, il y a un lien direct : l'opacité, la viscosité de la vie quotidienne sont suspendues.

Il y a une espèce de triomphe de l'esprit de géométrie qui peut vous ressaisir à n'importe quel moment, même quand vous avez retrouvé la liberté. Plus que de nostalgie, il faudrait peut-être parler d'une expérience forte, comme la lumière d'une étoile qui continue à vous arriver bien après qu'elle soit morte.

des vaincus devient impossible. Les vaincus se jugent eux-mêmes, ils pensent s'être trompés d'un bout à l'autre et, sur le plan psychologique, c'est l'aspect le plus douloureux de la défaite. Entre ceux qui sont en prison et ceux qui sont dehors, tout cela crée conflits et malentendus, en tous les cas les rapports deviennent difficiles et à terme, impossibles.

**T. F. : Qu'avez-vous fait après être sorti de prison ?**

**P. V. :** J'ai continué à travailler en philosophie et à gagner ma vie en faisant des scénarios de bandes dessinées et de romans-photos. Les bandes dessinées sont un école très rude. Malgré les apparences, elles demandent une grande précision linguistique, l'emploi d'une langue très concise, très correcte, très efficace, qui ne peut se permettre aucun trébuchement syntaxique.

C'est le contraire de la prostitution. Et puis, raconter une histoire en quelques dialogues et de très courtes didascalies c'est un grand exercice de rigueur : il faut aller à l'essentiel tout en donnant à l'histoire une saveur émotive.

Jusqu'à-là, j'avais appris à écrire en faisant des journaux politiques, ce qui n'était pas une très bonne école littéraire ! Les bandes

**T. F. : Je voudrais finir par une question sur la situation politique italienne actuelle. Ici, Berlusconi est plus connu que ne l'ont jamais été les dirigeants politiques italiens depuis Mussolini. Que représente-t-il pour vous ?**

**P. V. :** Le parti de Berlusconi représente le terrible frère jumeau du mouvement dont j'ai essayé de résumer les enjeux.

Tout ce que nos mouvements de contestation avaient mis de l'avant : la nouvelle qualité du travail intellectuel, le rapport entre savoir et production, la crise de la démocratie représentative a été interprété dans un sens tout à fait opposé par les mouvements de droite.

À la crise de la démocratie, Berlusconi répond par le parti entreprise ; la Ligue lombarde, elle, offre une sorte de localisation de l'expérience politique qui est le modèle sécessionniste ou séparatiste.

Donc, toutes les réponses que nous n'avons pas su donner ont été prises en charge par cette espèce de frère jumeau qui se meut lui aussi sur la crise du travail et sur la crise de la démocratie représentative, qui se meut sur notre terrain, sur ce qui relevait de notre devoir. ☞